

## *Poèmes de l'abîme*

Prison – le prisonnier – l'homme et le cadavre - vieillesse

### **Prison**

Dans ce monde mi-clos où l'ombre est de rigueur  
Les prisonniers défilent tristes toutes les heures  
Ils sont ridés meurtris par les années filantes  
Et leur cœur rétréci par le temps qui les hante  
Sur leurs visages chétifs il s'écoule des pleurs

Le cachot est tout noir et l'humidité suinte  
Derrière les verrous on n'entend que les plaintes  
De ces si pauvres gens condamnés pour la vie  
Il n'est point de clarté nul espoir d'embellie  
Dans ce monde si calme vase clôt qui éreinte

Qu'ils soient jeunes ou vieux ils sont privés de tout  
Marchant de long en large dans leur terrible trou  
Les insectes de l'ombre sont de bons camarades  
Pour celui qui en loque toutes les nuits cauchemarde  
Se lamentant peut-être de n'être pas un fou

Le ciel n'est pas ici et la clarté est vaine  
Point de douces balades elle est si loin la Seine  
C'est devant la matraque du gardien affairé  
Que le prisonnier las est tenu de céder  
Qu'il soit un révolté ou ce pauvre homme en peine

Il y a bien longtemps que la famille ailleurs  
Ne vient plus jamais voir ces êtres qui ont peur  
Et la mort est partout on se coupe on se pend  
L'infirmier est pleine de ces pauvres manants  
Qui bravent la souffrance qui ignorent la douceur

Il arrive parfois que l'un s'échappe aussi  
Cela se passe alors dans l'ombre de la nuit  
Et au matin l'exclu a disparu  
On va donner l'alarme et tout est sans dessus  
On ne trouvera rien l'homme heureux est parti

Un jour peut-être bien que les prisons d'antan  
N'existeront plus démolies par les ans  
Et l'on verra alors éclore de belles fleurs  
En lieu et place du gris qui nous faisait si peur  
Puisse enfin cet hiver chassé par le printemps

### **Le prisonnier**

I)

Me voici en prison entre quatre murs gris  
Derrière de lourds barreaux comme dans une cage  
Ce n'est point cauchemar ce n'est point un mirage  
Comme un vil assassin on m'a jeté ici

Entre quatre murs noirs je suis dans le silence  
Sans espoir d'une flamme perdue dans l'air humide  
Il me pousse aujourd'hui sur la face une ride  
Ce lieu loin de la vie est pour ma pénitence

J'ai les yeux bien trop secs je ne saurais pleurer  
Et j'accepte muet cet affreux châtement  
Qui me laissera vivre ici bien trop longtemps  
Loin des fleurs des nuages de ceux que j'ai aimés

II)

J'ai ignoré la joie lorsque j'étais dehors  
Je n'ai pas assez apprécié mon bonheur  
J'ai perdu à jamais ma jeunesse ma candeur  
Sous le poids de ce lieu qui a brisé mon corps

Dessus la couche sale je suis couché muet  
Et je songe aux années dans ce pauvre huis clos  
Qui est un hôpital ou plutôt un tombeau  
Ou je mourrai bien vite où je deviendrai laid

Une table une chaise et un endroit sordide  
Pour les besoins de l'homme qu'on emmure vivant  
Et qui vingt ans plus tôt était un doux enfant  
Aux chaleurs de l'été point dans l'abîme humide

Il me faudra penser ruminer plus encor  
Lever les bras en l'air demeurer impuissant  
Dans le gouffre sans fond qui conduit au néant  
Beaucoup auraient aimé être devenu mort

Je sais imaginer et je pourrai m'enfuir  
Grâce à ce précieux bien qu'ils n'auront pu m'ôter  
Mon cerveau ma demeure ce que j'ai pu sauver  
Même s'il faudra bien partir et revenir

III)

Je n'ai point su dormir éveillé cette nuit  
J'ai tenté d'oublier ma triste condition  
Las ! perdu dans l'enfer le cœur plein de questions  
Je tournais retournais dedans mon pauvre lit

On est venu bien tôt me jetant au visage  
Du pain dur et de l'eau et l'on m'a insulté  
J'ai mangé le repas comme un être affamé  
Et j'ai senti en moi une forme de rage

Il faudra que j'attende tout le jour en ce lieu  
En faisant les cent pas comme bête sauvage  
Avant que de pouvoir oublier cette cage  
Et m'endormir enfin et rêver d'autres cieux

IV)

Désormais résigné je supporte mon sort  
Il n'est plus rien à faire et nul homme pour m'entendre  
Je ne sais plus du tout ce que sont paroles tendres  
J'ai le corps plus tanné qui devenu plus fort

Je me lève matin et résiste à l'ennui  
Mais ce n'est pas facile et mon cœur bat encor  
Suis un pauvre homme aveugle mais qui fait des efforts  
Pour avancer le jour dans sa terrible nuit

Un jour une araignée me retient l'attention  
Je la fixe longtemps elle est ma camarade  
Cette petite vie peut vous sembler bien fade  
Mais demeurer peut-être pour moi la seule action

#### V)

Il est déjà bien tard et je connais mon âge  
Et tous les jours passés dans cette cave infâme  
Loin du corps si joli de celui de ma femme  
Quand je vivais encor dans ce petit village

C'est un joli printemps mais je ne puis le vivre  
Que dedans ma cellule loin des fraîches prairies  
De cette belle nature qui toujours vous délivre

Je sais que c'est la fête et qu'on danse au dehors  
Sans songer à l'affreux que l'on a enterré  
Au fait se rappelle-ton qu'il avait existé  
Et les jeunes enfants connaissaient-ils son sort ?

#### VI)

Je songe à mon amie qu'est-elle donc devenue  
Elle est sans doute mariée à un bel homme honnête  
A-t-elle de doux bambins et toutes ces blondes têtes  
Courrent-ils à travers champ jouent-ils dedans les rues ?

Je n'aurai point d'enfant je serai solitaire  
Enchaîné pour toujours attaché par le cœur  
J'y songe quelquefois j'ai comme une douleur  
Il m'aurait été doux de devenir un père

Je n'ai plus de famille mes amis m'ont quitté  
Ne pouvant accepter la terrible nouvelle  
Ils ont fui leur valeur ils se sont fait la belle  
Et depuis bien longtemps je leur ai pardonné

#### VII

Un jour de grande détresse j'ai tenté l'évasion  
En me tranchant la gorge mais je suis bien vivant  
Il eut été plus doux mais malheureusement  
On m'a réanimé quelle belle consolation !

J'ai calmé ma folie par de saines lectures  
Serais-je un peu plus sage que quand je suis entré

J'ai beaucoup réfléchi j'ai aussi travaillé  
J'ai gardé de la vie la terrible morsure

Le temps ne passe guère et pourtant j'ai vieilli  
La barbe est toute blanche et le corps est tremblant  
J'ai tant de rides au front aux veines plus de sang  
La prison m'a battu et mon cœur est flétri

VIII)

C'est demain que je sors pourrais-je enfin le croire  
J'ai passé tant d'années dans ce lieu aux barreaux  
Que je tremble à l'idée de quitter le tombeau  
Pour renaître à la vie et le monde revoir

Le monde est différent je ne reconnais pas  
Cette vie de jadis que je menais alors  
A l'ombre trop longtemps on se sent déjà mort  
Mon être se dérobe et je me sens si las

Ne réinsérez pas ce vieillard sans espoir  
Car c'est peine perdue homme à jamais détruit  
Dont la condamnation avait tant fait de bruit  
Dont le jugement de cour l'avait rendu tout noir

.....

Entre les quatre murs de ma pauvre cellule  
Comme un grand malheureux tout seul je me morfonds  
Il me semble hélas que j'ai touché le fond  
Dessus ma pauvre peau je n'ai qu'un triste pull  
J'ai peur et j'ai si froid

Je ne vois ni soleil ni nature verdoyante  
Le paradis des hommes il est toujours dehors  
Je lutte tous les jours contre l'horrible sort  
Le temps n'évolue pas les heures sont si lentes  
Je me sens comme un rat

L'araignée au plafond est ma seule compagne  
Captive et résignée elle veille sur moi  
Dehors je n'ai personne et il fait aussi froid  
La folie du cloîtré tout doucement me gagne  
Je suis à terre déjà

J'ai commis une faute mais je voudrais sortir  
Tourner en rond ici est la pire des choses  
Cela fait trop longtemps que je n'ai vu la rose  
Dedans ma cave blême j'aimerais en finir  
Là plus rien je ne vois

Avant que d'être ici j'avais quelque espérance  
La prison a ruiné mon rêve et mon ciel bleu  
J'ai la tristesse au ventre et du gris dans les yeux  
Me voici pauvre hère dans une grande errance  
L'homme est tombé bien bas

O corde dans ma tête qui grande se balance  
Je voudrais t'accrocher autour de mon cou  
Poursuivre ma vie je n'en ai plus le goût  
J'aimerais tourner autour d'une potence !  
J'ai perdu le combat

### **L'homme et le cadavre**

Je te sais déjà morte pourtant je veux aimer  
Ce corps dessous la tombe qui pourrit ce teint vert  
Déjà devenu ombre déjà mordu de vers  
Qu'il serait malheureux de trop abandonner

Ô ma fragile poussière je songe aux ossements  
Que tu pourras m'offrir ce corps couvert de bleus  
A ce crane si vide à ces trous pour les yeux  
Et je me vois déjà danser au firmament

Il n'y a point de honte et nul ne saura rien  
De notre idylle affreuse sauf les invertébrés  
Offre-moi tous tes restes laisse-moi te serrer  
Tous ont besoin d'amour et même les chiens

Je finirai au trou comme toi maintenant  
Et dans quelques années la vie est peu de chose  
Je t'offre mon corps d'homme et tu m'offres la chose  
Que tu es aujourd'hui ce morceau de néant

Il est heureux celui qui sait aimer un mort  
Etreindre un corps sans vie me comble de bonheur  
On aime les oiseaux on caresse les fleurs  
Et l'on peut apprécier la créature qui dort...

J'aurai franchi ce soir l'indécence et je sais  
Que je n'oublierai pas ce fougueux mouvement  
Quand la faucheuse viendra à mon enterrement

J'aurai tout appris d'elle je saurai ce qu'elle est

Je n'ai pas peur de toi comme tous ces enfants  
Qu'on appelle des hommes et qui fuient les cadavres  
Et loin d'avoir la crainte ce corps je le brave  
Pour rejoindre ton âme au pays du néant.

---

La mort est un poison qui me laisse sans voix  
Car elle détruit l'amour et l'art et la beauté  
Tout ce qui a vécu par elle est emporté  
Je la trouve inhumaine je déteste sa loi

Les vieillards les malades seront bientôt ravis  
Les jeunes insouciantes n'échappent point non plus  
A ses griffes d'acier qu'elle pose dessus  
Le dos des malheureux dont elle ôte la vie

Monstrueuse camarade qui dès notre naissance  
Sait qu'elle aura la peau de ce doux chérubin  
De ce doux petit être au regard du poupin  
Dame au squelette blanc qui n'est que violence

Vous n'aurez point mon âme et malgré vos efforts  
Car elle est enterrée au plus profond de moi  
Vous aurez sur mes os hélas tous les droits  
Alors que pour le reste je serai le plus fort

.....

Pourquoi avez-vous pris le vieux qu'on aimait bien ?  
Il sera difficile de lui parler alors  
Mais comme on l'a aimé il survivra encor  
En nos mémoires agiles aujourd'hui et demain  
Pourquoi avez-vous pris le vieux qu'on aimait bien ?

Ô fléau de jadis ô fléau de tout temps  
La femme aux yeux troués manque d'humanité  
Et je n'aime pas voir les êtres s'écrouler  
Devant vous sombre affreuse au sourire éclatant  
Ô fléau de jadis ô fléau de tout temps

Que de larmes versées que de douleurs inouïes  
Quand vous tîntes le rôle de la dernière épouse  
Las on ne peut pousser dedans la chaude bouse  
La faucheuse au corps creux qui nous vole la vie  
Que de larmes versées que de douleurs inouïes

## Vieillesse

### Le peintre mystérieux

Ces peintures mystérieuses provoquent de l'effroi  
Ce qu'il vous peint hélas vous donne bien du froid  
De terribles gérontes aux yeux clairs délavés  
Vous toisent du regard ne vous font point rêver

Des chairs en lambeaux des veines bleues putrides  
Et ces morceaux de peaux qui ne semblent qu'arides  
Des tâches noires et rouges la marque de l'enfer  
Sur leurs cœurs décharnés qui tombent sur la terre

Des visages défaits flétris et maladifs  
Des yeux durs vénéneux et tous ces pauvres tifs  
Comme des fils d'argent trop secoués par le vent  
Et ces déhanchements comme des revenants

Des costumes tout en os pliant par la malice  
De leurs visages durs malins et pleins de vices  
De sournoises pensées lues sur leurs faces ternes  
D'abjectes méchancetés inscrites sur les cernes

Des corps pliés en deux rampant comme des vers  
Des doigts sombres et crochus qui râlent et qui vous serrent  
Des jambes grêles et mornes ne tendant qu'à un fil  
Des estomacs gonflés des pieds tordus et vils

Des mentons pélicans tremblant après la marche  
Et des corps trébuchants qui dans la nuit se cachent  
Des rides par centaines des creux et des bosses  
Tout plein de livres ouverts parfois doux ou rosses

De ces visages gris il n'est point de bonté  
Et tout tombe en charpie au printemps en été  
Quelle terrible contraste avec les doux bébés  
Et leurs faces de lune qu'on ne peut qu'embrasser

Ce peintre hallucinant qui ne peint que des vieux  
N'aime point la jeunesse mais les yeux fiévreux  
De ces nombreux humains que sont tous ces aïeux  
Meurtris par une vie où ne coule plus un feu.

.....

---

Triste est la vie des vieux qui se trainent sans fin  
Dans la pauvre vallée si sombre et sans espoir  
Il n'est qu'une couleur et c'est toujours le noir  
Où des lambeaux de corps du soir jusqu'au matin  
Pliés tordus crispés se tiennent par la main

Que la vie est amère pour ces pauvres gérontes  
Aïeux couverts de rides évoluant dans la honte  
De n'être point restés ce qu'ils étaient avant  
De bien jolies personnes somptueux adolescents  
Que l'on couvrait d'honneurs au banquet des vivants

Triste est la vie de ceux qui trainent leur carcasse  
Dans la ville malade où ils n'ont plus leur place

Ployant sous les efforts pour demeurer encor  
Sur cette mère la Terre n'être point déjà mort  
Repousser la camarde lutter contre le sort

Que la vie est amère pour ces très vieux bateaux  
Qui vont prendre la mer et chavirer bientôt  
Car leur cale est poreuse le bois est vermoulu  
Contre une grosse vague ils ne lutteront plus  
Et finiront alors dans un monde inconnu.

.....

Le corps jaune et flétri la face parcheminée  
Cet homme a tant vécu qu'il est très fatigué  
Se trainant lentement dans son pauvre costume  
Il a le pas qui boite et la tête qui fume  
Sa chair dégoulinant des marques du supplice  
La face triste et terne est couverte de vices

Et le voici atteint de la mémoire qui flanche  
Des deux côtés du monde l'âpre physique penche  
Il se tord il se hisse il a mal au destin  
Voyez la cicatrice qui se pose sans fin  
Mais il souffre en silence nul être ne saura  
Le malheur qu'il endure ce terrible embarras

C'est dans la solitude qu'il se découvre enfin  
Il éclate en sanglots la tête entre les mains  
Interrogeant le ciel sur cette destinée  
Qui l'a conduit un jour dans cette contrée  
Où la douce jeunesse n'est plus qu'un souvenir  
La crème de la vie qu'on ne voudrait finir

## Le vieux

I)

Je suis vieux ô mortels sous le harnais blanchi  
Mes cannes sont en bois ma figure parchemin  
Je marche de guingois à travers les chemins  
Mon œil est tout éteint où est encore la vie

Je suis las je suis lourd mais qui peut donc me plaindre

J'ai signé j'ai vécu et suis encor en piste  
Quand ces petits enfants sont partis et c'est triste  
Que de quitter le monde et ils ont de quoi geindre !

Connais-je de plus vieux que moi le géronte  
Qui plaintif me lamente en contemplant mon corps  
N'ai-je pas jusqu'à la lie profité d'un trésor  
Ma jeunesse jadis n'ai-je pas un peu honte ?

Tous les pauvres vieux fruits savent céder la place  
Voyez cette belle pomme sur la branche de l'arbre  
Moi au physique fourbu au corps lâche et glabre  
La jeunesse grandit la vieillesse s'efface.

II)

Regarde le pauvre corps du vieillard que je suis  
Le cœur à marée basse de la pluie dans les yeux  
Je me traine en marchant mais je fais de mon mieux  
J'ai bien vécu ma chère c'est la fin de ma vie

Je m'assieds sur le banc contemplant les pigeons  
Je leur donne du pain et je leur parle un peu

Sans doute ils me comprennent avec leurs gros yeux

Puis je rentre chez moi c'est la fin de saison

J'ai le cœur en hiver et du blanc sur les branches

Mais je ne me plains pas ma vie longue fut heureuse

Mais maintenant hélas elle est plus douloureuse

Pour bientôt le trépas et ces grandes vacances

C'est drôle ce qu'est la vie la mienne est rétrécie

Comme peau de chagrin j'ai pourtant voyagé

J'ai connu et aimé me suis guère ennuyé

Et me voici ce jour dedans ce lieu réduit

Toi jeune magnifique je te regarde vivre

Profite ô ma chérie de ta grande jeunesse

De ce nouveau bonheur de la tendre allégresse

Avant ce triste jour où il faudra me suivre